

# C'était au large, par une nuit sans lune...

## *The Lighthouse* de Robert Eggers

Orian Dorais

---

Volume 38, numéro 1, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92321ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Dorais, O. (2020). Compte rendu de [C'était au large, par une nuit sans lune... / *The Lighthouse* de Robert Eggers]. *Ciné-Bulles*, 38(1), 51–51.



## The Lighthouse

de Robert Eggers

### C'était au large, par une nuit sans lune...

ORIAN DORAIS

Ephraïm Winslow, un ancien bûcheron taciturne, se retrouve sous la férule tyrannique du sinistre Thomas Wake, alors que tous deux sont responsables de l'entretien d'un phare en ruine, sur une île rocailleuse située quelque part au cœur d'un océan déchaîné. Au fil de journées répétitives dans ce climat rude, les deux hommes vont céder à la folie et à la terreur à mesure que les mystères du phare se révèlent.

Après **The Witch** (2016), qui avait impressionné par l'érudition de son scénario et la maturité de sa mise en scène, et remporté un prix au Festival du film de Sundance, le deuxième film de Robert Eggers, **The Lighthouse**, a connu un passage cannois fructueux (Prix FIPRESCI). Eggers a la particularité d'être autant un folkloriste qu'un cinéaste. Dans ses films, les mythes et les croyances sont traités comme des phénomènes réels. Autant **The Witch** était une adaptation fidèle et bien documentée de vieilles légendes rurales sur la figure de la sorcière, autant **The Lighthouse** fouille le bestiaire marin, montrant spectres, sirènes et même une incarnation de Neptune. La fin du film, d'ailleurs, confirme les sources mythologiques grecques du cinéaste, alors

que le mythe de Prométhée est habilement évoqué. Dans ces deux films, l'angoisse repose sur la superstition des personnages qu'Eggers a l'habileté de transmettre au spectateur, créant chez celui-ci un sentiment de terreur qui irradie l'univers de son cinéma.

Loin des *screamers* et autres clichés, le réalisateur bâtit une ambiance oppressante au moyen d'images de cauchemars et d'un travail d'orfèvre de la trame sonore, toute en vibrations stridulantes mêlées aux bruits sourds des machines qui alimentent le phare. Chez Eggers, les scènes d'horreur sont lentes, flottantes. Elles résultent d'une montée de la tension, graduelle et hypnotique, qui plonge les protagonistes, et le spectateur avec eux, dans un état proche de la transe.

Contrairement à un film comme **Mid-sommar** d'Ari Aster, qui utilise le folklore pour mieux faire accepter un cadre mal défini et tape-à-l'œil, **The Lighthouse** propose un univers troublant, inspiré de sources mythologiques et littéraires fortes. Aussi, le récit du film se situe dans la pure tradition fantastique qui ne donne jamais de réponses définitives sur la nature des événements du film. Sont-ils produits de l'imagination des protagonistes ou sont-ils surnaturels? Comme au terme du *Horla* de Guy de Maupassant, la question demeure entière.

La dimension du film est aussi apparente dans les dialogues. Eggers aime redonner vie à des formes anciennes d'anglais, que ce soit le parler shakespearien des colons britanniques de **The Witch** ou l'argot guttural des matelots de **The Lighthouse**. Le langage utilisé ici permet à Willem Dafoe d'exposer tout son talent. L'acteur offre plusieurs moments de bravoure en anglais du XIX<sup>e</sup> siècle avec ce personnage très typé, ce vieux loup de mer, sans jamais tomber dans le cliché. Il relève merveilleusement le défi d'incarner un personnage lugubre et raide dans ses mouvements. Il bâtit un climat permanent d'instabilité et de conflit dans ses rapports avec son second, interprété par un Robert Pattinson mystérieux et tout en tension. Laquelle tension est accentuée par les tempêtes, qui prennent des dimensions apocalyptiques.

**The Lighthouse** est le film d'un cinéophile, *fan* d'Hitchcock, de Kubrick et de Tarkovsky, qui emprunte surtout à l'expressionnisme allemand, dont il respecte les principes à la lettre, avec une photographie en noir et blanc sublime qui privilégie les silhouettes et les intérieurs claustrophobes. Tout dans ce film est effrayant et déformé par la paranoïa des personnages. Le phare lui-même, dans ses grincements et ses craquements, semble imprégné d'une conscience malfaisante. Le sentiment de folie est omniprésent, à un point tel que les protagonistes perdent la notion du temps et leur identité propre, ce qui est peut-être l'élément le plus terrifiant du long métrage. **CE**



États-Unis-Canada / 2019 / 109 min

**RÉAL.** Robert Eggers **SCÉN.** Robert et Max Eggers **IMAGE** Jarin Blaschke **MUS.** Mark Korven **MONT.** Louise Ford **PROD.** Rodrigo Teixeira, Lourenço Sant'Anna et Youree Henley **INT.** Willem Dafoe, Robert Pattinson **DIST.** VVS Films